« Samedi-Soir »
du 26 Novembre au 2 Décembre 1949

M. GRANOUX : « Je connaissais bien Rumèbe puisqu'il était à la fois mon camarade de travail et mon voisin. Rumèbe n'avait pas une liaison, comme Bougrat voudrait le faire croire. »

M. BONNET, marchand de tissus à Marseille : « Le même jour, j'ai failli, par trois fois, être empoisonné par Bougrat. Il voulait, ainsi, s'emparer de ma voiture pour faire disparaître le cadavre de Rumèbe. »

M. Louis ARIETTI, bijoutier : « Bougrat m'achetа une bague réglée avec un chèque sans provisions. Plus tard, le menaçant de porter plainte, il prit le portefeuille de Rumèbe pour me donner un acompte.

M. ROBERT, policier (il assistait son père qui fit l'enquête) : « Nous possédons la preuve que Bougrat voulait acheter des tigres, puis des chiens danois, pour leur donner le cadavre de Rumèbe à dévorer. »

Mme SACCO, fille de l'encaisseur Rumèbe : « Nous possédons la preuve médicale que mon père n'était pas malade. Une heure après le crime, Bougrat négociait deux bons de 600 francs. »

"SAMEDI-SOIR" RETROUVE SEPT TÉMOINS QUI ACCABLÈRENT LE Dr BOUGRAT ET L'ACCABLENT ENCORE

Le dessous des cartes

L'ombre de Lawrence

On se souvient des circonstances — tragiques — dans lesquelles M. de Murait, citoyen britannique, a été retrouvé assassiné au volant de sa « 202 » rue Jean-Mermoz.

Pendant quelques heures, les policiers ont cru à un crime politique. Ils y ont cru d'autant plus que, dans le luxueux bureau dont il disposait à l'ambassade d'Angleterre, celui qui se disait homme d'affaires, et passait pour tel, écrivait surtout des rapports. Beaucoup de rapports sans aucune trace d'opération d'achat ni de vente.

De là s'imaginer un nouveau Lawrence au petit pied, il n'y avait qu'un pas...

La guerre des deux Édouard

La guerre des deux Édouard s'est rallumée au congrès radical de Toulouse. Au point que les anciens du parti en discutent encore de près de trente ans, car c'est en 1921, exactement, que les hostilités ont commencé.

En ce temps-là, Édouard Herriot et Édouard Daladier revenaient tous deux d'un voyage d'exploration en Russie soviétique et, naturellement, ils cherchaient, l'un et l'autre, un quotidien friand de leurs impressions et de leurs conclusions. Le « Petit Parisien », soudain, s'ouvrit sa clientèle populaire, ouvrit ses colonnes au premier et le « Journal », cher à Clément Vautel, se réserva le reportage du second.

Tant et si bien qu'Édouard de Lyon, modéré bon teint jusqu'alors, se laissa entraîner à des conclusions « gauchistes », tandis qu'Édouard d'Orange, extrémiste, du groupe de la rue de Valois, puisque déjà accru fameux du Vaucluse, déconcerta ses amis par la prudence de ses appréciations.

De cet imbroglio est né ce jeu de balance qui a fait pencher Herriot à droite quand Daladier portait à gauche. Et réciproquement.

Le jeu continue, mais en vaut-il encore la chandelle ?

Le sphinx ne répond pas

Les deux Édouard assis l'un à côté de l'autre sur l'estrade du congrès faisaient semblant de ne pas se connaître. En tout cas, leurs yeux ne se rencontraient pas. Il faut un certain angle de vue pour mieux se déchirer...

Lorsque Daladier dénonça « cette Chambre incapable, parce que peuplée de parlytiques », Herriot serra sa canne, comme s'il était directement visé. En quoi il se trompait pas.

Désireux de reprendre l'avantage, Édouard de Lyon fit une allusion à peine voilée aux hommes qui ont l'honneur de siéger sous la coupole de l'Académie. Ce qui, pensait-il, devait lui apporter la considération des foules. Mais Daladier observa que le Sphinx n'avait jamais répondu.

Tout le monde était en joie, à l'exception peut-être du président de « cuille qui, noyauté par les fédérations gaullisantes des confins de la Corrèze, est beaucoup de peine à pincer un mot.

Bernstein souhaite que Gabin junior naisse un lundi

HENRI BERNSTEIN est très ennuyé : Mme Jean Gabin vient d'entrer dans une clinique de Versailles : elle attend un bébé.

Jean Gabin a déjà annoncé que si l'accouchement avait lieu au crépuscule, il ne faudrait pas compter sur lui, ce soir-là, pour jouer « La Soif ».

Bernstein a protesté :

— Votre absence pendant le Salon de l'Auto, a-t-il dit, m'a coûté beaucoup d'argent.

— Je ne suis pas père tous les jours, a répondu Gabin. Vous n'y perdrez qu'une soirée.

Bernstein n'a plus qu'un espoir : que le bébé vienne au monde un lundi. C'est le jour de relâche des Ambassadeurs.

A la demande en révision du procès du docteur Bougrat, que veulent présenter ses avocats : Mes Croquez et Stefani-Martin, la femme de Rumèbe, la victime, et sa fille Paule Sacco opposent un veto formel :

— Bougrat va nous trouver becs et ongles déchaînés, dit la fille.

— Bougrat est un assassin qui a tué mon mari pour le voler. En 1925, j'étais seule avec deux filles de treize et onze ans à élever et je me suis contentée du franc de dommages et intérêts qui nous fut accordé. Je pensais que Bougrat était définitivement jugé.

En ouvrant, après vingt-quatre ans, le dossier Bougrat, SAMEDI-SOIR a suscité à Marseille et dans la région un émoi qui n'est pas près de s'apaiser : et il faut convenir qu'à travers toutes les conversations, la majorité — comme il le serait d'un suprême jury populaire — croit à la culpabilité de celui qui fut condamné pour avoir assassiné, puis caché, l'encaisseur Rumèbe dans son placard, après avoir découvert 8.500 francs dans sa sacoche.

Le procès est rouvert par le désir de celui qui est maintenant médecin à Caracas, de rentrer en France, blanchi. Mais SAMEDI-SOIR a pu, après un quart de siècle, retrouver sept témoins de cette tragédie ; voici, l'un après l'un, leur conviction au travers de leurs souvenirs ; il y a beaucoup à parier que si le procès était rouvert demain, tous viendraient, unanimes, témoigner contre le docteur pour lequel, lors des audiences, le procès de jadis a prouvé que Bougrat était à court d'argent, prêt à tout et que la seule faille dans cette histoire est que Rumèbe n'avait sur lui que 8.500 fr., au lieu des 30.000 fr. encomptés. Nul fait nouveau n'est intervenu depuis le jugement vieux de vingt-deux ans. Et il reste intact l'ensemble des témoignages, dont nous donnons la teneur :

La comtesse russe

DEMEURANT Marché des Capucines, M. Louis Arietti était alors installé bijoutier, 24, rue des Beaux-Arts, et connaissait Marie Audibert, la maîtresse du docteur Bougrat :

— Le docteur était installé 37, rue Senac ; Marie vint me voir un matin pour me dire que son mari voulait lui offrir une bague. Il vint me voir et, avant tout achat, me confia qu'une comtesse russe voulait vendre ses bijoux et me donna rendez-vous chez lui. Comme j'avais sur moi 130.000 fr. le jour du rendez-vous, je me fis accompagner des deux frères Imardon — deux célèbres coureurs cyclistes de Saint-Henri. Je pense que leur présence contraria les plans de Bougrat qui m'avoua que la comtesse n'avait pu venir. Sans mes copains, je tombais dans un guet-apens. Puis, il vint me voir, prit pour son ami une bague de 28.000 fr. qu'il paya par un chèque ; le même jour il me rendit la bague et en prit une de 38.000 fr. Le soir même, il la « lessivait » pour 14.000 fr. au comptoir Rosa. Je l'appris quelques jours plus tard, ainsi que j'apprenais que le chèque était sans provision. Chez lui, il me jura qu'il était à bout, il me jeta aux pieds le portefeuille de Rumèbe, il y avait 12.000 fr... Je lui en laissai trois pour aller à Lyon tenter d'arracher de l'argent à son père. Plus tard, son malheureux père me remboursa, par mon avocat, et se ruina moralement et matériellement pour payer les dettes de son fils.

La « dix-chevaux »

MEME son de cloche, du côté de M. Bonnet, important marchand de tissus de la rue Haxo:

— Bougrat avait besoin d'une voiture — sans doute pour emporter le cadavre. J'avais une 10 CV Amilcar à vendre. N'ayant pas la somme (sans doute lui manquait-il les 9.000 francs Arietti), il me donna un acompte et le solde en warrant sur une banque spécialisée.

» Ne pouvant payer la banque, et pour ne pas perdre ses arrhes, il me prit de prendre position à sa place. Il me demanda rendez-vous. Je vins avec mon carnet de chèques. Il me donna un autre rendez-vous au café Noailles, me conseillant d'avoir les fonds. On était là à 18 heures, quand on me demanda au téléphone. Une voix de femme, qui me pria d'attendre. Puis, plus rien. Quand je revins, il m'apparut que mon apéritif avait un drôle de goût. J'avais des nausées. Il me demanda de passer chez lui. J'acceptai, mais je fis un détour pour déposer mon argent chez moi. L'entrevue du cabinet fut, de ce fait, banale.

» Je suis malade, me confia Bougrat. Cet apéritif était une infection. Je vais me coucher...

» Le malheur est que je l'ai vu quelques minutes plus tard passer guilleret devant moi. J'avais eu affaire à un habile metteur en scène. Je l'ai dit au juge en 1925, aux Assises en 1927 je suis prêt à le répéter en 1949. »

Police

LE policier Robert suivit l'enquête avec son père, alors le commissaire Robert. Ses souvenirs sont formels : il prépare l'édition des Mémoires de son père sur l'affaire :

— Il y avait trois versions de la mort de Rumèbe. SAMEDI-SOIR a donné la quatrième — via Bougrat. Les trois premières — accident thérapeutique, empoisonnement volontaire de Bougrat, faux témoignage de défense se sont effondrées. La plaque au Novarsénobenzol, sortie en 1949, vient un peu tard. La vérité est que Bougrat, brillant officier de 14-18, menait depuis l'armistice une vie dissolue et coûteuse. Son amie, qui avait été richement entretenue par un armateur, avait les dents longues. Mon père a retrouvé le boîtier de la montre en or qu'il volа à Rumèbe, sa trace, le soir du drame où il dépensa dans une boîte des sommes au-dessus de ses moyens, une cliente Mlle Castet, à qui il vola 400 fr. Chaque jour, il piquait le cadavre de Rumèbe au formol. Bien des faits ont été estompés aux Assises pour ne pas accabler le père du Dr Bougrat, professeur à la Faculté de Lyon. Et c'est en perquisitionnant chez le docteur, que mon père s'aperçut que l'appartement voulait être vide et qu'il le loua pour y installer l'agence où je suis aujourd'hui.

Rumèbe, musicien et chasseur

— J'ai connu Rumèbe, se souvient M. Raymond Granoux, de Saint-Henri, après la guerre ; nous étions tous deux employés aux Tuileries, lui comme comptable et moi comme contremaître. C'était un homme rangé qui, sitôt son travail fait, rentrait chez lui, boulevard Sacconan. Il participait à la musique Sainte-Cécile et aimait la chasse aux canards et aux pigeons, en Camargue. Il ne s'absentait que pour aller au siège de la société, 35, cours Pierre-Puget, chercher l'argent de la paye ou le rappel, comme le jour du crime.

La fuite prévue

— J'étais au contentieux des Tuileries, dit M. Antoine Comte, comptable à Aix-en-Provence. Le jour de la dissolution, la société crut à une fugue et me chargea de porter plainte. Ce qui était improbable : deux heures plus tard, Rumèbe aurait encaissé 22.000 fr. de plus. Et je l'ai dit aux Assises, quelques jours plus tard, passant au service des passeports, j'y rencontrai Bougrat et Marie Audibert, demandant un passeport pour l'Italie.

La femme et la fille

MME Vve RUMEBE, qui demeure depuis « une quinzaine d'années » rue Fuvis « de » Chavannes », quand notre envoyé spécial la rencontra, elle fondit en larmes et, se redressant :

— Quoi ? Mon mari atteint de la syphilis ? SAMEDI-SOIR peut publier la preuve que voici, signée du docteur Mirin ; Jacques avait du paludisme, c'est tout ! Il avait pris sa en Grèce et en Syrie. Qu'on ne vienne pas parler de révision. Je me suis portée partie civile et Me Giacobbi est chargé de mes intérêts.

» D'ailleurs, jamais Bougrat, au procès n'a pu apporter la preuve de ce qu'il avançait quant à la maladie de Rumèbe.»

Mme Paule Sacco, fidèle à la mémoire de son père, ajoute :

— Bougrat avait bien préparé son vol. Il n'était nullement affolé, comme il le dit aujourd'hui. La piqûre mortelle a bien eu lieu le 15 mars 1925, à onze heures du matin. A midi, Bougrat avait négocié deux bons « Polincaré » de 600 fr, chacun. Il lui fallait faire vite, les banques fermaient à midi jusqu'au lundi matin. Tout, dans ce crime, est crapuleux et le démontre. Les jurés se sont prononcés à l'unanimité. La question de la grâce nous dépasse. Mais, pour la révision du procès : jamais !

La comtesse russe

DEMEURANT Marché des Capucines, M. Louis Arietti était alors installé bijoutier, 24, rue des Beaux-Arts, et connaissait Marie Audibert, la maîtresse du docteur Bougrat :

— Le docteur était installé 37, rue Senac ; Marie vint me voir un matin pour me dire que son mari voulait lui offrir une bague. Il vint me voir et, avant tout achat, me confia qu'une comtesse russe voulait vendre ses bijoux et me donna rendez-vous chez lui. Comme j'avais sur moi 130.000 fr. le jour du rendez-vous, je me fis accompagner des deux frères Imardon — deux célèbres coureurs cyclistes de Saint-Henri. Je pense que leur présence contraria les plans de Bougrat qui

M. Lehmann veut envoyer les mannequins à l'école

LA cote de la beauté est en hausse à Paris. Les théâtres s'arrachent les jolies filles.

M. Lehmann avait recruté pour l'Empire et pour le Châtelet les plus ravissants mannequins de Paris.

Mais elles sont appris que Mme Sandrini en cherchait aussi pour Tabarin et Mme Karsenty pour le Théâtre de Paris.

Pour essayer de retenir ses troupes, M. Lehmann leur a confié qu'il avait l'intention de créer, à leur intention une école de mannequins que dirigerait Colette Salomon, de l'Opéra.

— Savoir se promener nues et savoir évoluer habillées, leur a-t-il dit, sont deux choses bien différentes.

Et il leur a fait miroiter les situations les plus enviables au théâtre comme dans la haute couture.

UN CONGRÈS DE L'ELECTRICITE DANS L'OBSCURITE

Au cours de la séance de clôture du Congrès des Electriciens des deux Loire, le discours du président, le professeur D. Lestage, fut interrompu par une coupure de courant. Sans perdre son sang-froid, l'éminent savant n'en poursuivit pas moins la lecture de ses feuillets à la lumière de son boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

Dans sa nouvelle série "1950"

DUCRETET-THOMSON

"la Voix du Monde"

vous propose LE RÉCEPTEUR "926" ALTERNATIF

5 Lampes Mazda - Médium

NOUVEAU HAUT-PARLEUR A GRAND RENDEMENT

★

QUALITÉ MUSICALE INCONTESTÉE

VOLUME SONORE INÉGALÉ

★

UN APPAREIL DE GRANDE MARQUE A LA PORTÉE DE TOUS

Les Récepteurs DUCRETET sont construits par des techniciens éprouvés, héritiers d'un demi-siècle d'expérience, contrôlés par un comité dont font partie les plus hautes sommités musicales.

DUCRETET-THOMSON

Premier en Date et en Qualité

173, Bd Haussmann, PARIS-8e • ELY 14-00

OPERA-FUL • PARIS 260

VENTE A CRÉDIT SUR DEMANDE

EN VENTE CHEZ TOUS LES DISTRIBUTEURS DE LA MARQUE

Toutes les grandes vedettes et tous les gens de goût utilisent...

L'ELIXIR ET LA PATE DENTIFRICE

VADEMECUM

RECOMMANDÉS PAR UN LAURÉAT DU PRIX NOBEL DE MÉDECINE

Toutes les connaissances aujourd'hui nécessaires

vous les trouverez dans le

NOUVEAU LAROUSSE UNIVERSEL

en DEUX volumes

Le Tome Second vient de paraître

L'OUVRAGE EST DÉSORMAIS LIVRÉ COMPLET

Sur demande, la LIBRAIRIE LAROUSSE, rue Montparnasse, 13-21, Paris-6e, vous enverra gratuitement *renseignements détaillés* et pages spécimens.

Demander brochure n° 66

Chez tous les Libraires

DE CASABLANCA A BRUXELLES 1 vol. 350 Fr.

on rit

RIT

en lisant

MES HOMMES ET MOI

JUILLARD

par RENÉE-PIERRE GOSSET

Un livre charmant (Paris-Casablanca) ★ Un petit chef-d'œuvre (Courrier de l'Ouest) ★ Tout cela est inouï ! (Paris-Presse) ★ Quel bon délassement ! (Famille de France) ★ Un livre follement gai (La Défense Sociale) ★ Ebouriffant, éblouissant, scintillant, semillant, corruscant, pétaradant (La Libre Belgique)

(Copyright)

Le Comptoir Marivaux, la plus importante organisation d'achats au comptant et aux plus hauts cours pratiqués de : BRILLANTS PERLES ARGENT OR

BIJOUX

13, rue Marivaux angle 13, bd des Italiens

Pourquoi...

...les récepteurs **SCHNEIDER** *se vendent...ils partout dans le monde entier ?*

Parce que...

...SCHNEIDER

est la marque française de **Classe Internationale** et la **GAMME PRESTIGIEUSE** à **AMBIANCE SONORE DIFFUSÉE** égale et surclasse les meilleures fabrications étrangères.

Comparez !..et vous serez convaincu

Demandez notre plaquette de luxe et l'adresse de l'agent SCHNEIDER le plus proche de votre domicile

PUBL. RAPY

Ets SCHNEIDER Frès. 3 & 7, rue Jean Daudin - PARIS (15e)

EXQUIS DÉJEUNER

PHOSCAO

PUISSANT RECONSTITUANT

G. DARDANNE

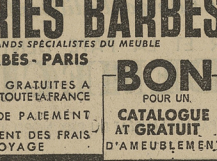
Docteur en Pharmacie — 1, Rue François-1er, Paris-8e

LES **13 PIÈCES**

N° 133

CHÊNE MASSIF **39.500 F**

1 Armoire,
1 Lit, L
1 Table de nuit,
1 Sommier,
1 Matelas,
1 Traversin,
2 Oreillers,
2 Couvertures,
2 Descentes de lit,
1 Lampe de chevet.



N° 135

RONCE de NOYER VERNIE **47.500 F**

GALERIES BARBÈS

LES GRANDS SPÉCIALISTES DU MEUBLE

55, Bd BARBÈS - PARIS

LIVRAISONS GRATUITES A DOMICILE DANS TOUTE LA FRANCE

FACILITÉS DE PAIEMENT

REMBOURSEMENT DES FRAIS DE VOYAGE

BON POUR UN **CATALOGUE AT GRATUIT** D'AMEUBLEMENT

Mon champion du m

Souvenirs inédits de Lucien

LE MATCH AVEC R
FUT UNE TRAGÉDI
JE SUIVIS AVE
UNE MORTELLE ANC

UN vieux colon est entré dans l'auberge que Lucien Roupp, l'ancien manager de Cerdan, a ouvert au kilomètre 7 de Taroudant, sur la route qui sera l'épine dorsale de la future Californie marocaine.

Il a vu les photos du champion déployées au-dessus du comptoir, couvrant les murs, le visage de bronze du héros marocain couronnant le frigidaire. Il a pris les mains de l'aubergiste dans les siennes, ses paupières battaient.

— Ah ! monsieur, vous ne savez pas quel plaisir vous nous faites en vous montrant réconcilié avec Marcel. Nous étions si malheureux de vous savoir fâché avec lui. Et le jour de sa mort, on vous a vu pleurer. Vous avez sorti ses photos. Merci, merci, merci.

Assis à la table de la salle commune, entre la pergola qu'il vient d'achever de ses mains et la piscine olympique qu'il va faire creuser, dominant l'orangeraie qui dévale sous ses fenêtres, l'ancien manager de l'idole poursuit en hâte au crayon la rédaction de ses souvenirs pour SAMEDI-SOIR.

De temps en temps, il lève la main pour serrer la main d'un client ou pour laisser exploser son cœur.

— Mes douze années d'intimité avec Cerdan ont été les plus belles et les plus pénibles de ma vie. Le gosse était magnifique, si gentil, si simple, si sensible. Mais quel monstre d'enchanteur, quelle puissance d'inertie il pouvait opposer aux exigences de l'entraînement, aux impératifs de sa carrière, quels caprices !

Cerdan était le génie même de la boxe.

On a dit que le génie était une longue patience. Mensonge ! Marcel avait le génie du combat et il était l'impatience même. Pour l'obliger à s'entraîner, j'ai dû employer parfois des ruses de Sioux.

Cerdan, dit encore Lucien Roupp, était l'image du vrai courage, pas celui de la brute insensible qui ne sent pas les coups et qui fonce et qui cogne, sans se rendre compte du danger. Il avait le courage de Turenne qui, grelottant de peur, galopait à l'ennemi en disant : « Tu trembles, carcasse... ».

Il avait peur et il allait au combat, non pas en tremblant, mais en se dominant. Il forgeait parfois furieusement pour éviter les coups en frappant. Sa défensive était un chef-d'œuvre. Sa résistance m'a toujours étonné, d'ailleurs. Je l'ai vu encaisser sans broncher des chocs à tuer un homme. Il ne se plaignait pas. Plus tard, quand il fut devenu une vedette, quand on lui eut appris à réfléchir sur sa condition, quand on se mit à l'habiller le matin de la tête aux pieds, il commença à sentir les coups davantage, à s'en plaindre, ce qu'il ne faisait jamais auparavant. Mais à être resté un être sensible, physiquement et moralement, il n'en eut que plus de mérite à incarner le courage.

Cette sensibilité de pur sang demandait des ménagements infinis et une grande fermeté en même temps, exigences parfois inconciliables. Marcel, avant un combat pouvait être calme comme un roc ou aussi bien saisi d'une appréhension nerveuse qui le prenait à l'estomac et allait jusqu'à le faire vomir.

Ce que vous allez lire, les cent premières pages du moins, continue Roupp, ont été écrites en novembre 1947 et déposées chez un huissier. Je n'ai rien à y changer aujourd'hui.

Un championnat du monde plus ardu à traiter qu'à gagner

LE dimanche 31 septembre 1947, Marcel Cerdan et moi nous apprêtions pour la sixième fois à traverser l'Atlantique, sur le chemin pavé d'embûches du championnat du monde. La plus grosse difficulté n'était pas d'être vainqueur, c'était de trouver à se battre. Un championnat du monde peut être, en effet, plus ardu à traiter qu'à gagner.

Mon ami Jo Longman nous accompagna jusqu'à Orly, navré de ne pas partir avec nous comme dans les traversées précédentes. Maurice Operti nous quitta également à contre-cœur. Paul et Angèle, les inséparables amis de Marcel restèrent jusqu'au dernier moment.

Nous fîmes seule une escale pour le petit déjeuner aux Açores, dont nous ne vîmes rien, sinon les barques des pêcheurs. Le brouillard nous attendait à New-York. Nous tournâmes en rond une heure et demie avant d'atterrir. Au sortir du brouillard, nous éprouvâmes un moment de stupeur. Ma femme était seule pour nous accueillir. Notre représentant aux U.S.A., Lew Burston, qui était en même temps attaché au 20 th Century Sporting Club, organisateur du combat prévu, n'était pas là. Aucun membre du club non plus. Il devait y avoir de l'eau dans le gaz...

Dès le lendemain pourtant, nous nous mîmes en quête d'un petit coin, pour commencer l'entraînement dont Marcel avait un besoin urgent. Cinq mois s'étaient écoulés depuis sa dernière rencontre contre Harold Green et si ces cinq mois avaient permis au pouce gauche de se remettre, la condition physique de mon gars était par contre assez piètre.

C'est à Congers, petit village situé à une trentaine de milles de New-York, que nous trouvâmes un gîte dans une auberge française. Cette région truffée de lacs et garnie de verdure nous plut tout de suite.

Tous les matins, Marcel s'entraînait en faisant du footing, dans un petit parc, en circuit fermé.

Avec patience et volonté, nous augmentions chaque jour le nombre de tours parcourus et au bout de quelques jours, mon gars en boucla chaque matin une dizaine à la moyenne de cinq kilomètres à l'heure, ce qui était un joli résultat.

En attendant que s'éclaircit la situation du 20 th Century, j'escomptais, pour le Cerdan, une offre de combat contre Billy Walder, transmise par Lew.

Cette affaire ne m'emballait pas. Il fallait pourtant que Marcel bondît pour se remettre dans l'ambiance et cela me fit accepter cette affaire où il travaillait à la recette sans garantie.

Le champion intouchable

LE combat avait été fixé le 7 novembre 1947. Pendant que Marcel préparait son combat d'attente au Canada, mes négociations pour le championnat du monde prenaient un tour inattendu.

Tony Zale, champion du monde, avait, en fin 1946, rencontré Graziano à New-York et l'avait battu. Mais un contrat assez singulier avait forcé Zale à rencontrer une fois encore Graziano en match revanche. Entre temps, Graziano avait été disqualifié par la Commission de boxe de New-York. Des gens avaient, paraît-il, proposé à Graziano de l'argent pour se laisser battre par le boxeur-cow-boy Rubben Shank. Ce sont des choses qui arrivent en Amérique. Graziano n'avait pas dénoncé ses corrupteurs éventuels. On le disqualifiait à New-York pour sa discrétion. Mais, disqualifié à New-York, Graziano était bon pas à Chicago. Le match revanche eut lieu dans cette ville et Graziano, cette fois, fut proclamé vainqueur aux points. Mais, champion du monde, Graziano devenait subitement intouchable. Une campagne féroce s'était déchaînée contre lui. On découvrait subitement qu'il avait déserté l'armée américaine pendant la guerre et fait un an de prison militaire... Chicago, après New-York, disqualifiait le champion du monde.

Celui-ci devait pourtant la belle à Tony Zale. On songea à la leur faire disputer à Miami. Mais les anciens combattants de Floride s'indignèrent. Graziano, champion du monde, ne pouvait boxer nulle part... Et pour Cerdan, comme pour les autres, la ceinture dorée était devenue inaccessible...

Marcel était fin prêt quand nous arrivâmes à Montréal, où nous fûmes reçus solennellement à l'hôtel de ville par le maire, M. Camillien Houde.

Camillien Houde est certainement l'homme le plus sympathique que nous ayons approché au cours de réceptions de ce genre. Il venait d'être victime d'un accident assez ocasse : l'ascenseur de l'hôtel de ville était passé directement, avec le maire à l'intérieur, du premier étage au sous-sol. Il fallait l'entendre vitupérer ses inspecteurs qui punissaient les propriétaires d'ascenseurs mal entretenus et qui faisaient tomber leur maire de deux étages dans la propre maison de la ville.

Le jour du combat, le cinéma faillit nous jouer un mauvais tour. Privés de spectacles en notre langue à New-York, Marcel et moi, la pesée terminée, avions déjeuné et étions entrés au cinéma vers 15 heures. On donnait deux grands films, un documentaire, un Mickey et les actualités.

Lorsque nous eûmes vu la totalité du spectacle, nous pensâmes seulement à regarder notre montre. Catastrophe... Il était 19 h. 30... Pendant quatre heures et demie, le cinéma nous avait tellement absorbés que nous avions oublié la réalité et notre réveil n'était pas brillant.

Chacun se demandait où nous étions passés. Malgré cet incident, j'étais satisfait, parce que mon gars avait passé les dernières heures précédant le combat sans y penser.

L'habitude de passer l'après-midi précédant le combat au cinéma date de nos débuts. C'est un excellent délassement pour un homme qui va faire appel à toute sa tension nerveuse.

Cerdan me console

LORSQUE nous pénétrâmes au Forum, une enceinte couverte de treize mille places, j'éprouvais une sueur froide. La moitié de la salle était vide. L'organisateur Armand Vincent, trop confiant dans sa publicité, avait porté le prix des

Pour protéger Cerdan de l'enthousiasme de la foule, les organisateurs américains savaient choisir leurs policemen...

places à un taux astronomique. De plus, certains spéculateurs désireux de vendre des billets au tarif du marché noir avaient annoncé trois jours avant que la location était close. Le résultat était un désastre. J'étais d'une humeur épouvantable.

— Allons, monsieur Roupp, calmez-vous, me disait Marcel.

Lui qui allait se battre avec la certitude de gagner très peu d'argent, me consolait de notre déconvenue.

Avant le combat, Marcel reçut de M. Houde une gerbe de fleurs tricolores en forme de clef, qui le faisait citoyen d'honneur de Montréal.

Dès l'ouverture du combat, Billy Walter bondit sur Marcel. Surpris, celui-ci encaissa une droite assez sèche et dut bloquer une longue série. Mais sa réaction fut terrible. En deux minutes quarante secondes, l'Irlandais alla par trois fois au tapis et la troisième fois pour le compte.

Pour compenser notre déception financière de Montréal, j'avais accepté que Marcel arbitrât à Québec un match de catch.

Avant de monter sur le ring pour une fois en arbitre, nous allâmes avec Marcel à Sainte-Anne de Beaupré, pèlerinage fameux. Comme nous visitions le chemin de croix, escortés par deux amis, l'un athée, l'autre israélite, nous tombâmes en arrêt devant un crucifix qui attachait sur la croix le Christ par quatre clous. Marcel fut, comme moi, frappé par ce détail contraire à la tradition évangélique.

— Alors, tout ce qu'on raconte est faux ! s'exclamait notre compagnon israélite. Ce n'est pas vrai qu'un juif a fauché le quatrième clou, comme on le raconte partout. Comptez un peu.